

LAWRENCE D. H.

« Quand Constance monta dans sa chambre, elle fit ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps. Elle enleva tous ses vêtements et se regarda nue dans l'immense miroir. Elle ne savait pas ce qu'elle regardait, ou ce qu'elle cherchait ; pourtant, elle déplaça la lampe jusqu'à ce que la lumière tombât en plein sur elle.

Et elle pensa ce qu'elle avait déjà pensé si souvent : quelle chose délicate, facilement blessée, un peu pitoyable qu'un corps humain quand il est nu ! Quelle chose à peine terminée, incomplète !

On lui avait trouvé, autrefois, une assez jolie tournure. Mais, maintenant, elle était démodée : un peu trop femme, pas assez semblable à un jeune garçon. Elle n'était pas très grande, un peu écossaise et courte ; mais elle avait une certaine grâce fuyante, tombante, qui aurait pu être de la beauté. Sa peau était teintée de brun, ses membres parés d'une certaine paix ; son corps aurait dû avoir une richesse, une plénitude fuyante et tombante ; mais il y manquait quelque chose.

Au lieu de mûrir en ses courbes fermes et tombantes, son corps s'aplatissait, devenait rêche. C'était comme s'il n'avait pas eu assez de soleil et de chaleur ; il était grisâtre et sans sève.

Déçu dans sa vraie féminité, il n'avait pas réussi à devenir un corps de garçon, sans substance et transparent ; au contraire, il était devenu opaque.

Ses seins étaient plutôt petits et pendants, en forme de poire. Mais ils étaient un peu amers ; ils pendaient là sans maturité, sans signification. Et son ventre avait perdu l'éclat frais et arrondi qu'il avait eu dans sa jeunesse, au temps de son jeune amant allemand qui l'avait vraiment aimée, physiquement. Alors son corps était jeune, en attente, avec un air bien à lui. Maintenant, il se relâchait et devenait un peu plat, plus mince, mais d'une minceur relâchée. Ses cuisses aussi, qui avaient été si alertes et mobiles en leur rondeur féminine, devenaient plates, relâchées, sans signification ».

L'amant de Lady Chatterley (tr. Roger-Cornaz, Poche, 1962)

